

*L'Université des Femmes asbl diffuse les savoirs élaborés par et sur les femmes. Par des documents d'analyse mis à disposition via son site, elle souhaite favoriser les interactions entre féminisme et société.*

*Dans ce cadre, elle met en débat les recherches et expertises permettant de déjouer les ressorts sexistes dans l'organisation sociale.*



Texte d'ANALYSE  
n°01/2009

Publication sur site web :  
avril 2009

#### **L'auteure**

**Marie-Thérèse COENEN,**  
*historienne, Présidente de  
l'Université des Femmes,  
Présidente du Groupe  
Santé Josaphat.*

<sup>1</sup> BAWIN-LEGROS  
Bernadette, *Familles,  
modes d'emploi*, Bruxelles :  
De Boeck Université, 1999,  
p73.

*S'il y a bien une institution qui cristallise les relations entre les femmes et les hommes, c'est bien le mariage. Unité de base de la construction de nos sociétés occidentales, il figure en bonne place dans le Code civil napoléonien qui, aujourd'hui encore, définit ses limites juridiques. Comprendre les fondements de cette inscription marquée par le droit romain, la religion catholique et les coutumes permet de mieux saisir l'évolution et la perception actuelle du mariage tout autant que des motivations de ses actrices et acteurs.*

*Le jeu des familles, le contrôle social, le poids des traditions et des usages ne pèsent pas de la même façon sur les jeunes femmes et les jeunes hommes. L'observation de l'institution matrimoniale dans le cadre de la problématique migratoire sert également de révélateur des différences de genre et de la manière dont elles ont évolué dans l'histoire contemporaine.*

**Marie-Thérèse COENEN**

## **LE MARIAGE D'AMOUR, DE RAISON, D'AFFAIRE : UN REGARD RETROSPECTIF**

### **INTRODUCTION**

Le mariage, c'est l'union officielle entre deux personnes qui se promettent amour et assistance réciproque. Cette alliance traverse toutes les communautés, toutes les cultures. L'origine se perd dans la nuit des temps. Elle renvoie à des multiples dimensions entremêlées – l'affectivité, la procréation, entre autres - et de ce fait, n'est pas simple à appréhender. C'est le lieu privilégié de la transmission du patrimoine, de la filiation, de l'exercice de la sexualité et de l'échange en amour.<sup>1</sup>

L'approche de cette analyse est située dans une perspective à la fois historique et féministe. Loin de retracer toute l'évolution de cette institution, ce parcours historique vise à mettre en lumière quelques aspects qui ont marqué durablement les mentalités. L'objectif est de montrer que toute société évolue, soit sous l'effet des mentalités, soit, de manière plus contraignante, sous l'effet de la loi. Ce qui peut apparaître à un moment comme une norme intangible, s'estompe et disparaît la période suivante. Cette approche, volontairement dynamique et positive, entend laisser un espace à l'espérance d'une possibilité réelle, pour celles et ceux qui le souhaitent, d'un couple égalitaire.

## UNE VALEUR SÛRE ?

<sup>2</sup> DELOOZ Pierre,  
*L'univers des Belges*,  
Louvain-la-Neuve : Ciaco,  
1984. BAWIN-LEGROS  
Bernadette, VOYÉ Liliane,  
DOBBELAERE Karel,  
KERKHOF Jan (dir.),  
*Belges. Heureux et  
satisfaits. Les valeurs des  
Belges dans les années 90*,  
Bruxelles : De Boeck  
Université, 1992. BAWIN-  
LEGROS Bernadette,  
VOYÉ Liliane,  
DOBBELAERE Karel,  
ELCHARDUS Mark (dir.),  
*Belge Toujours. Fidélité,  
stabilité, tolérance. Les  
valeurs des Belges en l'an  
2000*, Bruxelles : De Boeck  
Université, 2001.

Des enquêtes sur les valeurs, menées à l'échelle européenne, nous donnent une idée de ce que représentent le mariage, le couple, la famille, en 1980, 1990 et 2000<sup>2</sup>. L'attitude des Européens a fortement évolué pendant cette période et les Belges, qu'ils soient Wallons, Flamands ou Bruxellois, n'échappent pas à ce mouvement. La cohabitation par exemple, a triplé en 10 ans. Le nombre de divorcés et de séparés a suivi une évolution semblable (de 2 à 5%). L'institution matrimoniale pourrait donc apparaître en crise, en amont par une pratique de vie commune, en aval par des ruptures plus fréquentes du lien conjugal. Le mariage serait-il une pratique tombée en désuétude ?

En 1981, 16% de la population interrogée estimait le mariage dépassé. Ce pourcentage s'élevait à 20% en 1990. Les hommes plus que les femmes le rejettent ou hésitent. Une question d'âge intervient également: les jeunes y adhèrent moins que les plus âgés. Mais 71% restent convaincus de son importance. C'est pourtant une institution à hauts risques vu le nombre croissant de divorces et le maintien de cette croissance de nos jours.

Les conditions de réussite d'un mariage ont peu évolué. En 1981, étaient jugés très importants: la fidélité, le respect et l'estime mutuelle. La compréhension et la tolérance sont un peu plus choisies en 1990 et en 2000. La qualité des relations entre conjoints (y compris sexuelles) est jugée très importante. Les conditions de confort de vie, comme vivre séparés des beaux-parents, avoir un logement adéquat et le partage des tâches ménagères et surtout la finalité supposée du mariage, l'enfant, sont plus souvent retenus en 2000 qu'en 1990 et 1981 (entre 40 et 65 occurrences en 2000). Par contre, l'homogamie, l'origine sociale, le partage des croyances religieuses, les opinions politiques sont nettement moins importants en 2000 (5 et 25 occurrences en 2000). Notons que, pour ces items, Bruxelles se distancie des autres régions.

<sup>3</sup> LORIAUX Michel,  
REMY Dominique,  
GARSOU Martine,  
*Enquête sur le citoyen et la  
population*, Louvain-la-  
Neuve : Centre de  
démographie de  
l'Université catholique de  
Louvain, 1981, p. 48.

La forte progression de l'enfant comme condition de la réussite d'un mariage mérite d'être soulignée. Michel Loriaux, démographe à l'Université catholique de Louvain, constate que le mariage est sans doute davantage la famille qu'il fonde que l'institution qu'il représente. Autrement dit, le mariage prendrait son sens, moins en tant que cérémonie, maison, nom, lignage, patrimoine que comme amorce d'une famille concrète. Il serait davantage perçu comme une construction de liens familiaux qu'il institue durablement. C'est ce qui expliquerait, d'après l'auteur, la distance avec la cohabitation légale ou non<sup>3</sup>. A ces «modèles moyens», l'âge, le sexe, le niveau d'études, la pratique religieuse ou non apportent des nuances. Les personnes d'un certain niveau d'études par exemple, mettent en avant l'estime de soi, le respect

et la fidélité. Tandis que les femmes de moins de 30 ans, sont attentives au partage des tâches (47% contre 38% en moyenne).

Vers la moitié du XIX<sup>e</sup> siècle, les jeunes gens se mariaient relativement tard. 20% des jeunes hommes et jeunes femmes restaient célibataires toute leur vie. Un siècle plus tard, la situation est tout à fait différente. Le célibat est en chute libre et le mariage se conclut beaucoup plus tôt, entre 20 et 24 ans. Entre 1970 et 2000, le nombre de naissances extra-conjugales représente 31% !

Dans l'ancienne société, pour la femme, hors du mariage, pas de salut. Pour l'homme, la société traditionnelle est plus permissive. Quant à la cohabitation, elle n'avait guère sa place. La différence entre le mariage, la cohabitation ou la simple relation sexuelle, est de s'inscrire dans la durée. En cela, le mariage adopte le rythme nécessaire pour l'«élevage» de la génération future et ce temps est nettement plus long pour les petits des humains que pour les autres catégories d'êtres vivants. L'union de deux êtres permet ainsi de produire une nouvelle génération. Fait significatif de nos sociétés, la filiation est patrilinéaire: l'enfant né dans le mariage est supposé être l'enfant de l'époux de la mère. Cette sécurité juridique est essentielle pour garantir la filiation, à défaut de preuve biologique. La durabilité de l'union est donc un gage de cette prise en charge nécessaire et utile<sup>4</sup>. Aujourd'hui, la législation traite les enfants de manière égale quelque soit le statut de leurs parents mais la valeur «mariage» reste fortement corrélée à «descendance».

<sup>4</sup> DELMAS-MARTY  
Mireille, *Le mariage et le divorce*, Paris : PUF, 1972.  
(Que sais-je ? n°1462)

## POUR LE MEILLEUR ET POUR LE PIRE !

Dans le droit civil, le mariage est un ensemble de devoirs réciproques qui ne sont égalitaires que depuis très peu de temps. Certaines différences sexuées perdurent comme l'âge par exemple. Ainsi, l'homme peut se marier à partir de 18 ans, la femme, à partir de 15 ans. L'un et l'autre doivent se prononcer oralement et librement sur le fait qu'ils veulent se prendre pour mari et femme. Depuis 2002, la Belgique accepte le mariage entre personnes de même sexe.

Le système juridique actuel s'appuie sur le Code civil de 1804 et ses nombreuses modifications ultérieures. Ces changements furent, il faut le rappeler, l'objet de nombreuses luttes féministes pour intégrer le principe de l'égalité entre les époux, entre les parents, dans la gestion des biens et dans la réciprocité des devoirs et obligations l'un vers l'autre.

Le Code civil de 1804 est un petit bijou au service de la toute puissance de l'époux et du père de famille. Publié et supervisé par Napoléon lui-même, il souscrit à l'incapacité civile de la femme mariée et à sa

subordination dans sa personne et dans ses biens, dans le chef de son époux.

Article 108: *«La femme mariée n'a point d'autre domicile que celui de son mari»*

Article 213: *«Le mari doit protection à sa femme, la femme obéissance à son mari».*

L'inégalité entre l'époux et l'épouse est flagrante : le mari peut demander le divorce pour cause d'adultère. L'épouse ne pourra le demander que s'il y a entretien de la concubine au domicile conjugal. La recherche de paternité est interdite tandis qu'une mère ne peut que difficilement échapper à la responsabilité maternelle. Ceci a des conséquences pour l'enfant né hors mariage et pour elle-même. Le mari a droit de correction sur son épouse. Des traces de ce droit archaïque subsistent dans les moeurs, quand on considère l'épineuse question de la violence faite aux femmes.

Réclamée depuis la fin du XIXe siècle par les féministes, la réforme du code civil adoptée en 1958 abolit la puissance maritale. C'est une avancée majeure dans l'égalité entre les hommes et les femmes dans le couple, dans le mariage. Il faudra encore de nombreuses adaptations pour accorder à l'épouse et à la mère, la pleine responsabilité parentale et la jouissance à égalité, des biens acquis pendant le mariage.

## **LE DROIT ET LES PRESCRITS RELIGIEUX**

Le code civil de 1804 se nourrit à trois sources qui lui sont antérieures: le droit romain, la religion catholique et les coutumes.

### **Des éléments de droit romain**

Le mariage romain relève essentiellement de la religion et des moeurs. Le droit civil régleme le droit de se marier et entérine le principe de monogamie et la prohibition de l'inceste. Il n'y a aucun formalisme. Le mariage est un acte privé, consensuel qui repose sur le consentement des époux. Le droit romain admet le caractère dissoluble du mariage et donc le divorce. Il renforce l'autorité paternelle.

La «potestas» du pater familias découle de cette crainte de l'homme envers la femme, de la volonté de maîtriser sa fécondité et surtout de garantir la propriété de sa progéniture. Seule la reconnaissance du père donne droit de cité à l'enfant qui vient de naître.

## **Des éléments de droit canonique**

L'influence de l'Eglise catholique, dès les premiers siècles de notre ère, s'exerce notamment en vue de limiter les cas de divorce. Vers le Xe siècle, elle se dote d'un droit juridique qui a le pouvoir d'édicter des normes. Des tribunaux en matière de mariage se mettent en place. Quel est cet héritage ? Le caractère consensuel et contractuel du mariage est intangible. Le mariage repose sur l'échange de consentement entre les futurs époux. Il doit être donné personnellement par les époux et non par les familles. C'est un contrat qui engendre des obligations réciproques durables. Le mariage a un caractère public, formel et solennel avec célébration devant le curé du domicile de l'un des époux, mention du mariage dans les registres paroissiaux qui en font preuve, proclamation en chaire de vérité trois fois avant la célébration, etc.

La concentration de toute activité sexuelle se fait dans le mariage, ce qui suppose la consommation du mariage et entraîne, de fait, le statut défavorable du concubinage ainsi que celui de l'enfant né hors mariage. Le mariage est un contrat mais aussi un sacrement, signe de la présence de Dieu dans l'Homme. Il est indissoluble. La nature de ce sacrement explique son indissolubilité même s'il existe des causes d'annulation admises par exemple, pour non-consommation de l'acte sexuel. Il ne se dissout que par le décès d'un des époux. Est-ce pour autant qu'il n'y a jamais aucune désalliance ? Réaliste, l'Ancien Régime acceptera, par exemple, les séparations de corps, le démariage, l'annulation du mariage, etc.

## **1789. La Révolution française**

La Révolution française opère une sécularisation complète du mariage en 1792. Le Code civil de 1804 consacre cette évolution: si le mariage religieux reste autorisé, il doit obligatoirement être postérieur au mariage civil. C'est encore la règle actuelle. Les révolutionnaires français considéraient que le mariage n'était qu'un contrat civil et dès lors dissoluble par la volonté des deux époux ou d'un seul. La législation révolutionnaire admet le divorce. Vu son succès, ce droit a été considérablement restreint par Napoléon. À partir du Code civil de 1804, le mariage est considéré indissoluble sauf à certaines exceptions.

C'est sur cette triple tradition que le mariage s'est construit. Aujourd'hui encore, certains catholiques pratiquants considèrent le mariage civil comme une formalité à remplir sans beaucoup de cérémonie. L'engagement véritable entre époux se fait à l'église, devant Dieu et les hommes. Pourtant, le seul contrat qui a une portée juridique, est celui conclu devant l'officier de l'état civil.

De nombreux interdits pèsent sur le mariage: la polygamie, les liens de parenté directs ou par proche alliance.

### **COMMENT SE TROUVER UN MARI ? COMMENT SE TROUVER UNE ÉPOUSE ?**

Le rêve attribué aux jeunes filles était de trouver au plus tôt un mari. Cela constituait leur principale préoccupation (ou celle de leurs parents). Pour cela, en Wallonie, elles pouvaient prier Saint-André à Liège, Saint-Jean, Saint-Antoine à Bouvy (la région du Centre) ou admirer la lune pour voir en rêve leur futur mari. Elles pouvaient forcer le destin en allant en pèlerinage à Chèvremont, près de Liège ou ailleurs, en déposant des jarretières comme ex-voto. Dans le milieu bourgeois, des temps formalisés, comme le Bal des Débutantes, restent, pour les jeunes filles de bonne famille en âge de se marier (18 ans), la porte d'entrée dans le monde. C'est l'occasion rêvée de rencontrer des jeunes gens, de même niveau social, du même réseau et de même origine. Les soirées, les sorties «en famille», le théâtre, l'opéra, le cinéma dans les années 1920 et suivantes, les promenades accompagnées, prolongent ces temps de rencontres informelles et permettent de faire connaissance. Mais les jeunes filles ne sortent pas sans chaperon et restent en permanence sous le regard de la gouvernante, des frères, soeurs et amies plus âgées. Dans les milieux populaires, l'attirance de l'un vis-à-vis de l'autre se déclare lors de la fréquentation des veillées, des fêtes paroissiales, des foires régionales, etc.

### **LE CÉLIBAT, UNE RÉALITÉ OCCULTÉE**

Ceux et celles qui n'avaient pas obtenu satisfaction, ni par les moyens spirituels, ni par les réseaux de proximité, pouvaient encore fréquenter les foires aux amoureux à Arlon ou Bastogne. Ils pouvaient recourir aux services d'un marieur ou d'une marieuse, ou encore participer aux goûters matrimoniaux d'Ecaussines-Lalaing, le lundi de Pâques, dont la tradition remonte à 1903. D'une jeune femme qui ne trouvait pas de mari, on disait en wallon comme en flamand: «elle ira dans l'armoire de Sainte-Anne» ou «elle a coiffé Sainte-Catherine», Saintes que les jeunes femmes en mal de mari pouvaient invoquer sans limites.

*«Sainte Catherine, soyez bonne,  
Nous n'avons plus d'espoir qu'en vous,  
Vous êtes notre patronne,  
Ayez pitié de nous,  
Nous vous implorons à genoux.  
Aidez-nous à nous marier,*



<sup>5</sup> SEGALEN Martine, *Amours et mariages de l'ancienne France. Arts et traditions populaires*, Paris : Berger-Levrault, 1981, p. 77.

*Pitié, donnez-nous un époux  
car nous brûlons d'aimer,  
Daignez écouter notre prière  
De nos coeurs fortement épris,  
Oh ! vous qui êtes notre mère  
Donnez-nous un mari !*<sup>5</sup>

Parler du mariage, comme seul choix de vie possible pour les jeunes filles et jeunes hommes, c'est oublier la réalité des situations concrètes. Dans l'Église catholique, la chasteté est le chemin privilégié pour atteindre la sainteté. Ceux et celles qui se vouent au Seigneur restent célibataires au regard de la loi mais deviennent par leurs vœux, pour les filles du moins, épouses du Christ. Au XIX<sup>e</sup> siècle, les religieux et religieuses sont un certain nombre.

<sup>6</sup> GUBIN Eliane, *Les femmes et le travail. 150 ans de mutations (XIX-XX<sup>e</sup> siècle)*, dans Bulletin de la Fondation André Renard, n°196-197, mars-juin 1992, pp. 5-26.

Mais il y a aussi les célibataires forcées: celles dont la profession ne permet pas le mariage ou la vie en couple. Eliane Gubin dans l'étude «Les femmes et le travail, 150 ans de mutations»<sup>6</sup> souligne qu'au XIX<sup>e</sup> siècle, tout se passe comme si la femme trouvait toujours sa subsistance et sa raison d'être dans la famille, tant le modèle d'épouse et de mère est valorisé. Pourtant les chiffres d'état civil sont là, qui montrent que le mariage n'est pas l'état dominant. En 1846, la population belge se compose de 65% de célibataires hommes et 62% de célibataires femmes, de 4% de veufs et 7% de veuves. Si on envisage la population âgée de plus de 18 ans, les hommes non mariés et les veufs sont 50,1%, les femmes non mariées et les veuves, 51,1%. Dans une société qui considère l'état matrimonial comme la norme, beaucoup de femmes et d'hommes sont hors normes. Un nombre non négligeable d'entre elles doivent assurément vivre de leur travail. Certaines catégories professionnelles sont quasi-interdites de mariage. Les domestiques ne peuvent se marier sauf si le partenaire appartient à la même maison et que le patron accepte cette vie de couple. Les aînées de la famille qui suppléent la disparition d'un parent, éduquent les plus jeunes ou les enfants d'un deuxième lit. Les jeunes filles «désargentées» qui doivent trouver dans une activité rémunérée les moyens de leur survie resteront souvent seules. Elles seront institutrices, gouvernantes, infirmières, etc. Dans les organisations catholiques, beaucoup de propagandistes féminines restent célibataires. Certains contrats de travail prévoient pour les employées, une clause de rupture, sans indemnisation, en cas de mariage. Cette mesure sera interdite en 1974. Certains métiers comme les hôtesses de l'air, restent interdits aux femmes mariées et ce jusque dans les années 70.

Le marché matrimonial est très différent pour les garçons et les filles. Le jeune homme qui émigre bénéficie de fait d'un double marché. Il peut revenir au village pour prendre femme ou trouver sur place, là où il vit,

sa future épouse. La jeune femme qui quitte son village, se retrouve dans des métiers qui requièrent le célibat et perd quasiment toute possibilité de mariage «dans les règles» avec quelqu'un du pays.

Ce regard porté sur le mariage et le non mariage dans la société traditionnelle, nous permet de relativiser son importance alors même qu'il apparaît comme étant le modèle dominant. Aujourd'hui, le mariage semble être la seule issue possible pour bon nombre de jeunes en migration. Cela ne doit pas venir occulter une autre réalité, le célibat, libre ou forcé, de celles et de ceux qui n'arrivent pas ou ne veulent plus se conformer au modèle imposé.

## **PARLEZ-MOI D'AMOUR ET D'ARGENT !**

Pendant longtemps, le consentement des parents, ou à défaut d'accord, la volonté du père, était requis pour les jeunes hommes et jeunes femmes de moins de 25 ans. Si les jeunes gens ont des inclinaisons l'un pour l'autre, les parents gardent les clés de la négociation du contrat de mariage avec la dot, pour la jeune fille et l'espérance pour le jeune homme (futur héritier, compétences, diplômes et carrière, etc.). La décision finale appartient aux parents. Ce sont eux qui déterminent dans quelle mesure un prétendant est un bon parti ou non pour la jeune fille et inversement. Il est difficile de préciser le nombre de «mariages de raison» face aux «mariages d'amour» mais tous les observateurs soulignent que le consentement parental, s'il n'est plus formel, est et reste encore aujourd'hui, essentiel.

Avec l'émergence de l'individu et l'effacement de la communauté, chacun prend davantage en main son propre choix et impose finalement son désir mais est-ce pour autant que la famille n'intervient pas ou plus dans le désir de mariage des enfants ? Derrière cette relative liberté, il y a le souci de la protection du nom, de sa transmission et la défense du patrimoine.

## **MARIAGE ET CLASSES SOCIALES**

Lors des fiançailles, le couple déclare vouloir se marier. Cette période transitoire n'a aucune valeur juridique. Cette promesse d'une alliance en devenir a ses rites, sa cérémonie et fait l'objet d'une annonce officielle. Concrètement, elle se traduit par un échange de bagues entre les fiancés et des fleurs. Cette coutume essentiellement bourgeoise s'est étendue aux autres classes sociales. Les fiançailles, c'est le moment où tout se négocie. C'est la période de l'engagement économique du moins dans les familles bourgeoises et paysannes. Le contrat se discute devant



notaire ou devant témoins. Là où il y a des biens à transmettre, toutes les clauses sont soupesées.

C'est une période de tous les dangers. La situation sociale des jeunes et de leurs familles n'est pas encore définitivement réglée. Les dictons wallons sont nombreux qui attirent l'attention sur ce temps d'attente où les jeunes tourtereaux doivent rester chastes et prudents. Ils sont en tout cas, étroitement surveillés.

*«Fille promise, n'est point prise.»*

*«Entre fiançailles et mariage, le diable court.»*

*«Tant que tu n'as pas l'anneau au doigt, ne dis pas mon mari».*

Les accords fixés, les cadeaux échangés, les bans publiés, les jeunes gens sont très officiellement engagés l'un vis à vis de l'autre, aux yeux des deux familles et de la communauté. Dans le milieu bourgeois, le contrat signé, les deux jeunes gens peuvent se fréquenter sous réserve.

Dans les classes populaires, ouvrières ou rurales, il est plus difficile de cerner les pratiques de reconnaissance et de choix de l'époux ou de l'épouse. Les temps de rencontres sont sous la surveillance de la communauté. C'est à l'occasion des fêtes dans les villages, des kermesses, des bals populaires, que les futurs se rencontrent. In fine, le semblable épouse son semblable. Quand le jeune homme décide de rencontrer le père de celle qu'il convoite comme future épouse, il passe le pas de porte et est admis suivant des règles précises dans la maison de sa promise. Le courtisan qui vient d'un autre village ou d'ailleurs est considéré comme étranger. C'est mal vu dans le village et le jeune couple encoure le risque de charivari.

Pour le XXe siècle, les récits de vie nous donnent des pistes pour appréhender à travers ces souvenirs, les pratiques courantes et admises. Ainsi Mémé Santerre, ouvrière-tisserande à domicile, au début du XXe siècle, dans le nord de la France, se précipite au-devant des jeunes hommes qui reviennent au village, après la saison d'arrachage des betteraves. C'est ainsi qu'elle se fait repérer par Auguste qui vient demander sa main à son père. Ce dernier lui donnera un métier et associera son gendre à son travail de tisserand à domicile<sup>7</sup>. Autre vie, autre récit. Mariette, ouvrière dans une coutellerie à Gembloux, raconte comment, dans les années trente, son futur époux, Raymond lui faisait la cour. *«Mon frère aîné ne voulait pas parce que j'étais trop jeune et c'était vrai. Après, il a bien fallu se marier. J'étais bête dans tout cela. Mes tuteurs ont dû me laisser me marier. Je me suis mariée le 14 juillet 1934. Nous avions 35 ans à nous deux. Il avait 19 ans et est parti comme soldat. Mon fils est né.»*<sup>8</sup>

<sup>7</sup> GRAFTEAUX Serge,  
*Mémé Santerre, une vie*,  
Paris : Éditions du Jour,  
1975.

<sup>8</sup> COENEN Marie-Thérèse,  
*Syndicalisme au féminin*,  
1830-1940, Bruxelles :  
CARHOP, 2008, p. 179.

<sup>9</sup> Groupe ACRF du secteur de Somme-Leuze, *Mémoire de femmes en Famenne dans la première partie du siècle*, Baillonville, Bonsin, Heure, Noisieux, Sinsin, Somme-Leuze, Nettine, Waillet et la région, Rossignol, *Histoire collective*, 1994, pp. 227-240.

D'autres témoignages viennent enrichir notre mémoire, ainsi ces histoires rassemblées par l'équipe ACRF de Somme-Leuze :

«*Je ne vais pas dire que les mariages étaient arrangés mais quand les parents avaient quelque chose à dire, ils le disaient et c'est normal. Tout le monde ne convient pas ! Dans tout ça, il y a peut-être une question de situation, mais il y a surtout une question d'éducation, pour se mettre ensemble. Il faut qu'on ait été élevé à peu près dans le même sens ! Maintenant on en rencontre une d'Anvers ou une de Paris, elle te tombe dans l'oeil et on la marie sans rien voir ! Alors, ça ne va plus*» (BM).  
«*Avant ça se faisait dans les villages environnants et au village même, parfois. On se connaissait tout de même mieux.*»<sup>9</sup> (T.M)

<sup>10</sup> SERVAIS Paul, *Histoire de la famille et de la sexualité occidentales (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Louvain-la-Neuve : Academia Éditions, 1993, p. 40.

## QUELQUES EVOLUTIONS MARQUANTES

Dans la recherche de l'autre partenaire, l'historien Paul Servais souligne, dans son ouvrage sur l'histoire de la famille et la sexualité occidentales<sup>10</sup> la révolution silencieuse qui s'est déroulée pendant le XX<sup>e</sup> siècle où l'amour, la passion, l'attirance l'un vers l'autre, ont pris le pas sur les règles de la sélection de son «semblable». Il pointe les signes de cette petite révolution. Les mots «amour», «passion» remplacent les mots plus mesurés «votre amitié». Les échanges de courrier abondant vont de pair avec l'alphabétisation du XIX<sup>e</sup> siècle. Ensuite, ce sera le téléphone qui prendra le relais, le courriel, le SMS et le portable de nos jours. L'endogamie sociale tend à disparaître et avec elle, la sécurité et la prudence qu'elle engendre. La disparité des âges tend à se réduire. Traditionnellement, les jeunes filles épousaient des hommes nettement plus âgés qu'elles et les hommes, des femmes plus jeunes qu'eux. L'amour, la passion supposent une connivence et une plus grande proximité entre les conjoints, des goûts communs et partagés. L'expérience pré-conjugale semble s'installer et vouloir s'échapper du contrôle social. Le nombre de «bâtards» régularisés par le mariage des géniteurs est en croissance et ne fait plus, ou moins, l'objet de rejet social. Derrière cette liberté, l'auteur constate des persistance: le filtre social continue à fonctionner mais d'une manière non dite.

<sup>11</sup> REZSOHAZY Rudolf, VANDERPUTTEN Anne, *Les nouveaux enfants d'Adam et Eve. Les formes actuelles de couples et de familles*, Louvain-La-Neuve : Academia Editions, 1991, pp. 55-58.

Une enquête sociologique menée par le professeur Rezsohazy<sup>11</sup> portant sur le dernier quart du vingtième siècle entérine ces mutations. Le bal ou la soirée dansante continue à jouer un rôle important dans un quart des rencontres, en 1989 pour un tiers en 1976. C'est une diminution lente mais nette. Le groupe d'amis reste stable (20% des rencontres). La profession, le club, l'école augmentent leur score. Le prolongement de la scolarité est manifeste. Les vacances, les lieux publics, les fêtes familiales ne sont plus les moments privilégiés. Le milieu social et le degré d'instruction modulent naturellement l'importance de ces différents contextes de rencontre. Idem pour la résidence qu'elle soit

urbaine ou rurale, l'état de vie, (cohabitant, marié, remarié...).

Pour ce qui est du choix de l'autre, il constate que l'initiative reste globalement dans le camp du jeune homme. La décision d'approfondir une relation ne se fait pas réellement au hasard:

<sup>12</sup> REZSOHAZY Rudolf, VANDERPUTTEN Anne, *Les nouveaux enfants d'Adam et Eve. Les formes actuelles de couples et de familles*, Louvain-La Neuve: Academia Editions, 1991, p. 53.

Facteurs de décision pour former un couple <sup>12</sup>	1976	1989
Appartenance au même milieu	48,1%	36,2%
Accueil des parents	41,4%	33,3%
Les revenus, la fortune	8,9%	7,4%
La profession	25,3%	22,4%
La religion, philosophie	39,1%	32,0%
Le caractère, les qualités de l'élue	92,4%	88,8%
L'attraction physique	70,2%	75,6%
Son intelligence	69,5%	73,1%
Les goûts, activités identiques	60,2%	60,0%
La beauté	45,3%	40,9%
Attente d'un enfant	27,2%	36,0%
Désir d'être père ou mère	47,2%	34,0%
L'occasion de quitter la maison	10,7%	11,7%

<sup>13</sup> SERVAIS Paul., *Histoire de la famille et de la sexualité occidentales (XVI<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle)*, Louvain-La-Neuve : Academia Éditions, 1993, pp. 41-42.

Rezsohazy note que les projets de mariage rencontrent d'emblée l'assentiment des parents dans 82,4% des cas mais s'il y a résistance ou réticence des parents, seuls 3,7% des unions se font sans leur consentement<sup>13</sup>. Bref, le filtrage social continue à jouer son rôle. Il agit comme «la main invisible» de l'économiste Adam Smith, en régulant les relations entre les personnes, par la fréquentation des lieux de rencontre où il y a des probabilités de rencontrer son semblable. Chacun peut aussi faire son propre «auto-contrôle» quand il s'agit d'opérer le choix définitif, officiel du moins, de son compagnon ou de sa compagne !

## SE MARIER EN IMMIGRATION

<sup>14</sup> MORELLI Anne, *Les mariages italiens en Belgique, dans Fiançailles, mariage et maternité*, La Louvière : Ecomusée régional du Centre, 1988, pp. 65-78.

La Belgique est un pays d'émigration au XIX<sup>e</sup> siècle et d'immigration depuis 1920. Anne Morelli<sup>14</sup> analyse la situation des 300.000 Italiens installés en Belgique depuis les années 20. Quel a été leur comportement matrimonial ? Le mariage endogamique était largement majoritaire. Dans les années 60, 68% des Italiens de la région du Centre épousaient des insulaires. L'âge moyen des jeunes filles était nettement inférieur à vingt ans, suivant en cela le proverbe «Marie ta fille dès que tu peux et ton fils quand tu veux.»

En migration, les fêtes se déroulent selon un scénario identique à celles du Sud. Ce sont autant d'occasions de se retrouver entre soi. Elle doivent être totales avec des aspects de consommation de masse et des aspects traditionnels dont le sens est lisible par tout un chacun de la

communauté. Au niveau de la décoration, il y a des rubans blancs partout. Le nombre d'invités est de plus d'une centaine. On ne regarde pas à la dépense: l'économie n'est pas de mise même si les moyens familiaux ne sont pas très élevés. L'emprunt aux banques est là pour compenser. Cela doit être un beau mariage. Le vêtement est soigné et est le signe d'une ascension sociale. L'arrivée de parents venus d'Italie pour la circonstance est un plus. Les distinctions de classe sont gommées ou du moins atténuée par le décorum et la mise en scène.

En 1970, une enquête auprès des Siciliens de trois générations, montrait que si le groupe des anciens reste fidèle à la tradition, les jeunes eux-mêmes s'y réfèrent de manière très stricte notamment en matière de choix du conjoint. Anne Morelli avance que ce haut degré de conformisme des jeunes montrerait que leur adaptation n'a pas changé leur mentalité et est restée superficielle. Face à la menace de dissolution, la cohésion du groupe «sicilien», minoritaire parmi les Italiens, est fondée sur le respect inconditionnel des traditions et celles-ci se sont durcies à l'étranger. C'est d'autant plus facile dans la région du Centre que les groupes se sont constitués de manière homogène et se retrouvent dans les mêmes quartiers.

Un certain nombre de jeunes femmes voudrait bien pour leurs filles plus de temps et de liberté avant de se décider au mariage mais la vision de la plupart des Siciliens, jeunes ou vieux, interrogés dans l'enquête quant au mariage, est cependant à peu près celle-ci: les jeunes ne doivent pas se rencontrer seuls avant le mariage. Le jeune homme soumet son choix à l'appréciation de ses parents, qui, après enquête sur l'honorabilité de la jeune fille et de sa famille, vont eux-mêmes demander sa main à sa famille. La preuve de la pureté de la jeune fille était encore jusqu'il y a peu, régulièrement exposée le lendemain du mariage.

Si les renseignements sont mauvais d'un côté comme de l'autre, il ne reste plus aux jeunes que la fugue et l'obligation du mariage pour réparer. Les filles qui rencontrent leur conjoint en dehors de ce schéma sont des filles de mauvaise réputation, qui fréquentent les cafés et les dancings, etc.

Giula, orpheline, est mariée par procuration à un Italien qui travaille en Belgique et qui a 21 ans de plus qu'elle.

Maria L. a 15 ans, habitait à Bracquegnies. Son futur époux demande sa main et à peine marié, il l'envoie chez sa belle-mère à Bari où elle vivra pendant plusieurs années ne le voyant qu'une fois par an, 15 jours, le temps des congés payés.

Le père d'Adua né en 1937, était si sévère qu'il ne permettait à ses filles

d'aller à l'église qu'à six heures du matin. Plus tard, disait-il, c'est pour aller voir les garçons qu'elles sortent ! Fiancée à 16 ans, elle se marie par procuration car son fiancé travaille en Belgique. Elle s'est mariée en robe blanche, lui n'a vu que les photos. Elle l'a rejoint ensuite à Herstal.

Parmi les femmes plus jeunes, les cas de désobéissance à la tradition sont plus nombreux: Clara n'est pas mariée mais a un amoureux. Lina est mariée civilement à un militant du PCI mais a subi les foudres de sa belle-famille car ils sont sortis ensemble avant d'en aviser les familles et le jeune homme a fréquenté sa maison avant d'y faire entrer ses propres parents.

<sup>15</sup> Entretiens avec les Italiennes interrogées par Mithia SCHIAVO (ISCO), cité par Anne MORELLI, *Les mariages italiens en Belgique, dans Fiançailles, mariage et maternité, Ecomusée régional du centre*, La Louvière : 1988, pp. 70.

Dans la communauté italienne, la tradition est restée vivace: Francesca Marinaro, née en 1954 et devenue Députée européenne, rapportait que l'usage de demander une fille en mariage se maintenait, en Wallonie, auprès des parents sans en parler à l'intéressée. Ce sont les parents qui en parlent à la jeune fille qui peut dire oui ou non. « *Moi, je dis toujours non, parce que je n'ai aucune intention de me marier avec quelqu'un que je ne connais pas.* »<sup>15</sup>

<sup>16</sup> MORELLI Anne, *Les mariages italiens en Belgique, dans Fiançailles, mariage et maternité*, La Louvière : Ecomusée régional du Centre, 1988, pp. 65-78.

On peut multiplier les exemples pour montrer que contrairement aux Italiens et Italiennes de la première génération, ceux de la deuxième et sans doute davantage les jeunes hommes que les jeunes filles, en osmose avec le milieu dans lequel ils vivent, choisissent leur conjoint tout en respectant les traditions. Dans cette étape importante qu'est le mariage, c'est une manière de camoufler peut être l'assimilation gagnée à d'autres niveaux. Il s'agit aussi de réaffirmer l'identité de la communauté et de préserver l'homogénéité culturelle<sup>16</sup>.

## SEXUALITE ET CHASTETE

Durant l'Ancien Régime, le mariage est, en principe, un acte religieux produisant des effets civils dont l'Eglise catholique a quasi le monopole. L'Eglise va plus loin et s'immisce dans les relations entre les époux. Le pater familias romain se traduit en paternité chrétienne en colorant son rôle au nom de l'amour divin. La paternité chrétienne, parce que divine, exclut la maternité. Le père chrétien est avant tout un père spirituel. La conséquence de tout cela est la valorisation de la chasteté, en préparation du Royaume de Dieu. C'est le mode de vie idéal mais comme le mariage est pour le plus grand nombre, inévitable, il doit donc y avoir procréation et cet enfant, il faut l'accueillir. Dans la doctrine de l'Eglise, il y a une méfiance absolue des plaisirs de la chair, sensés retenir l'esprit prisonnier du corps. La sexualité a pour but principal de faire des enfants et non de prendre du plaisir. Il ne s'agit pas de succomber à l'émoi de la passion: «Pas question d'amour ni de plaisir, le but du mariage est

<sup>17</sup> SERVAIS Paul, *Histoire de la famille et de la sexualité occidentales (XVIème-XXème siècle)*, Louvain-la-Neuve : Academia Éditions, 1993, p. 48.

<sup>18</sup> WALCH Agnès, Le choix du conjoint idéal dans les manuels catholiques dans *Annales de démographie historique*, 1998 *Le mariage, règles et pratiques*, Paris : Éditions Odile Jacob, 1998, pp. 7-23.

<sup>19</sup> WALCH Agnès, Le choix du conjoint idéal dans les manuels catholiques dans *Annales de démographie historique*, 1998. *Le mariage, règles et pratiques*, Paris : Éditions Odile Jacob, 1998, pp. 7-23.

<sup>20</sup> «Ne commencez jamais le mariage par un viol» dans Honoré DE BALZAC, *Physiologie du mariage ou méditations de philosophie éclectique, sur le bonheur et le malheur conjugal, publiées par un jeune célibataire*, Paris : Levavasseur et Urbain Canel, 1829.

sévèrement rappelé par Saint-Paul: il s'agit d'éviter de brûler en enfer»<sup>17</sup>.

L'Eglise va d'ailleurs édicter une série d'interdits, de périodes où l'acte charnel est un péché grave. C'est, au XVe siècle, 273 jours par an et 120 jours, au siècle suivant. à partir de 1640, des manuels de vie conjugale proposent de vivre saintement en couple et en famille. A coté d'une «mystique du lit conjugal», ces textes proposent des conseils de prudence, des pratiques concrètes, des règles de vie spirituelle<sup>18</sup>. Ces manuels ont eu la vie longue puisqu'ils étaient encore édités au XIXe siècle. Ils ont marqué les mentalités. Au XXe siècle, le courant de spiritualité conjugale, les Equipes Notre Dame, s'en inspire encore<sup>19</sup>.

Le prêtre, qui avait un rôle prépondérant dans l'exercice de la sexualité au sein des communautés traditionnelles, perd de son autorité avec l'avènement de la bourgeoisie et la révolution industrielle. Il est supplanté par les médecins et les hygiénistes. Tout au long du XIXe siècle et au XXe, ils vont dire la norme en matière de vie sexuelle qu'elle soit conjugale ou non, pour chaque étape comme la puberté, les fiançailles, le moment particulièrement tendu de la nuit de nocces, l'hygiène conjugale ou encore l'adultère. Moralistes, prêtres et médecins unissent ainsi leurs efforts pour valoriser, pendant la période des fiançailles, la chasteté, la continence comme étant hautement recommandables au point de vue moral, médical et hygiénique. Le contraste est grand avec le droit au «viol de la nuit de nocces», pour paraphraser Honoré de Balzac<sup>20</sup>. Dans le discours, ils renouvellent leurs conseils pour activer la fécondation. La procréation reste l'objectif à atteindre.

La question du plaisir ne pose guère de soucis aux hommes. Ils éjaculent et donc jouissent mais pour la femme, le débat est ouvert. Il faut attendre 1882, au moment où l'observation médicale découvre le rôle et la fonction du clitoris pour que le discours sur le plaisir féminin change. En 1848, 1% de femmes éprouverait du plaisir lors de l'acte sexuel. Certains observateurs constatent que 80% des femmes seraient privées de plaisir uniquement par la rapidité de leur mari et leur ignorance du corps féminin. Un siècle plus tard, en 1938, de nouvelles enquêtes montrent que 37% des femmes sont satisfaites de leur vie conjugale. 54% ne jouiraient jamais lors de leurs rapports sexuels mais 46% trouveraient néanmoins globalement l'amour physique satisfaisant. Plus l'âge s'élève, plus la satisfaction globale a tendance à baisser.

Après la seconde guerre mondiale, le cours de l'histoire semble s'accélérer. Deux rapports attirent l'attention sur ces questions de démographie et le changement culturel à l'oeuvre dans la société. Le rapport d'Alfred Kinsey (1953) sur la démographie et la sexualité



constate des modifications importantes dans le comportement des hommes et surtout des femmes: 53% des femmes qui ont eu une relation pré-conjugale l'ont eue avec un seul partenaire et 87% avec leur futur mari, 30% ont eu deux à trois partenaires, 13%, six partenaires et plus.

Celles qui l'ont refusée évoquent les valeurs morales fondamentales. Par contre, la crainte d'une grossesse, les maladies vénériennes, l'opinion publique n'interviennent quasiment pas. Le rapport Simon sur la vie sexuelle des Français et des Françaises publié en 1970 va dans le même sens. Les expériences sexuelles avant le mariage concernent 26% des femmes et 61% des hommes. Mais la primeur du futur conjoint est toujours aussi importante puisqu'elle représente 21% des femmes et 39% des hommes. L'infidélité conjugale est aussi chiffrée: 30% des Français et 10% des Françaises attestent d'une relation extra-conjugale. Les générations jouent un rôle important. L'infidélité est surtout masculine pour les générations de plus de 50 ans. Elle commence à se féminiser avec les personnes âgées de 20 à 29 ans. Une troisième étude visant l'Allemagne souligne la diminution considérable de la part de la prostitution dans le processus d'initiation sexuelle des jeunes hommes. Il y a donc une nette évolution dans les rapports sexuels dans et hors du couple. Le plaisir semble davantage au rendez-vous à la fin du XXe siècle qu'au début. De même, les expériences pré et extra conjugales semblent se «mixifier» même si la fidélité reste une valeur en soi<sup>21</sup>.

<sup>21</sup> SERVAIS Paul, *Histoire de la famille et de la sexualité occidentales, XVIème – XXème siècle*, Louvain-la-Neuve : Académia, 1993. *Amour et mariage. Aspects de la vie populaire en Europe 1975*, Musée de la vie Wallonne, Liège, 1975.

## CONCLUSION : LE MARIAGE, UN ACTE DÉSUET ?

Pour beaucoup, le mariage reste une balise dont le sens s'est modifié au cours de ce XXe siècle. La tendance est de s'émanciper des contraintes du groupe social, religieuses ou identitaires.

Nous ne pouvons nier le mouvement de fond dans les relations entre époux, sous l'impact du principe d'égalité, l'importance qu'ont prises la vie affective et sexuelle, la nécessité de l'estime et du respect dans le couple. La durabilité de l'union est remise en question. Il n'est plus catastrophique de divorcer et enfin, la place de l'enfant dans la famille a fortement évolué depuis l'époque pas si lointaine, où hors du mariage des parents, l'enfant bâtard n'avait ni statut, ni droits !

En migration, l'observation faite sur quelques générations d'Italiens de Belgique montre que le mariage est aussi un moyen pour s'inscrire dans une filiation. La famille reste une valeur perçue comme sûre et protectrice dans notre société un peu sauvage et individualiste. Mais le mariage entre soi est aussi un moyen d'affirmer son identité, son appartenance communautaire, de prouver sa fidélité à sa culture pour ceux et celles qui se sentent emportés par la vague de «l'assimilation» et «l'intégration» au modèle dominant. Pourtant ils contribuent à

transformer ce modèle tout simplement en étant ici et maintenant des acteurs et actrices à part entière de notre société.

Quels que soient les us et coutumes et leurs évolutions, il reste nécessaire de promouvoir une société ouverte, tolérante, mixte et plurielle. Cela permettra peut-être, un peu plus rapidement que le rythme lent du renouvellement des générations, que chaque groupe accepte l'union entre ses fils et filles et l'autre, qui n'est pas des leurs. Ils s'inscriront ainsi dans ce mouvement lent de l'évolution de la nuptialité que nous avons pu observer sur le long terme. C'est le véritable enjeu de ce XXI<sup>e</sup> siècle. Nous avons à permettre les multiples scénarios qui prônent la tolérance et l'acceptation de toutes les formes de vie en couple. C'est le droit de chacun et chacune d'être heureux et heureuse, tout simplement.

## NOTE

Ce texte a été publié dans les *Actes de Embarras du choix, journée de réflexion sur les enjeux du mariage chez les jeunes issus de l'immigration* organisée le 20 juin 2008 par la Fédération Laïque des Centres de Planning Familial.

## BIBLIOGRAPHIE

MONTREYNAUD Florence, *Aimer. Un siècle de liens amoureux*, Paris : Éditions Du Chêne, 1997.

MONTREYNAUD Florence, *Le XX<sup>e</sup> siècle des femmes*, Paris : Édition Nathan, 1989.

*Des accordailles aux épousailles*, Galerie CGER, Bruxelles, 19 février-1<sup>er</sup> Mai 1988. (Catalogue).

SHORTER Edward, *Naissance de la Famille moderne. XVIII<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècle*, Paris : Éditions du Seuil, 1975.

Groupe ACRF du secteur de Somme-Leuze, *Mémoire de femmes en Famenne dans la première partie du siècle, Histoire collective*, Rossignol, 1994.

MARTIN-FUGIER Anne, *La Bourgeoise. Femme au temps de Paul Bourget*, Paris : Éditions Grasset, 1983.

GOODY Jack, *L'évolution de la famille et du mariage en Europe*, Paris : Édition Armand Colin, 1983.

BURGUIÈRE André, KLAPISCH-ZUBER Christaine, SEGALIN Martine,

ZONABEND Françoise, *Histoire de la famille, volume II : Le choix des modernités*, Paris : Armand Colin, 1986.

DELMAS-MARTY Mireille, *Le mariage et le divorce*, PUF, Paris, 1972. (Que sais-je ? n°1462)

Le mariage, règles et pratiques dans *Annales de démographie historique*, Revue de la Société de démographie historique, Paris : Éditions Odile Jacob, 1998.

COURTOIS Luc, PIROTTE Jean, ROSART Françoise, (ss.la dir.) *Femmes et pouvoirs. Flux et reflux de l'émancipation féminine depuis un siècle*, Louvain-la-Neuve–Bruxelles : Collège Erasme–Éditions Nauwelaerts, 1992.

GODDING Philippe, *La femme sous puissance maritale (1804-1958)*, pp. 19-30.

KEYMOLEN Denise, *La prise de conscience féminine de la domination sexuelle masculine (fin 19e-début 20e siècle)*, pp. 31-43.

DEVILLÉ Anne, PAYE Olivier (dir.), *Les femmes et le droit. Constructions idéologiques et pratiques sociales*, Bruxelles : Publications des Facultés universitaires Saint-Louis, 1999.

CLEMENS René, VOSSE-SMAL Gabrielle, MINON Paul, *L'assimilation culturelle des immigrants en Belgique. Italiens et Polonais dans la région liégeoise*, Liège, 1953.

(Travaux du séminaire de sociologie de la Faculté de droit de Liège avec la collaboration du séminaire de sociologie, III) ; *Le divorce*, Actes du colloque des 19 et 20 avril 1991, Université des femmes, 1991. et plus particulièrement Marinette BRUWIER, *La révolution française marque-t-elle une révolution dans le mariage et le divorce en Belgique ?*, pp. 23-33.

DEBELLE Jean DEBY Suzanne, GOFFI Carla, PEETERS Denise, WATTE Pierre, *Morale sexuelle et autorité dans l'Église catholique. à corps perdu ou accord perdu ?* Bruxelles, EVO-feuilles familiales, 1998.

CASMAN M.-T., SIMAÏS C., BULCKENS R., MORTELMANS D., *Familles plurielles, Politiques familiales sur mesure ?* Bruxelles : Éditions Luc Pire, 2007. (États généraux des familles)

BAWIN-LEGROS Bernadette, VOYÉ Liliane, DOBBELAERE Karel, ELCHARDUS Mark (dir.), *Belge toujours. Fidélité, stabilité, tolérance. Les valeurs des Belges en l'an 2000*, Bruxelles : Éditions De Boeck, Fondation Roi Baudouin, 2001.

SERVAIS Paul, *Histoire de la famille et de la sexualité occidentales, XVIème – XXème siècle*, Louvain-la-Neuve : Académia, 1993. *Amour et mariage. Aspects de la vie populaire en Europe 1975*, Musée de la vie Wallonne, Liège, 1975.

BAWIN-LEGROS Bernadette, VOYÉ Liliane, DOBBELAERE Karel,

KERKHOF Jan (dir.), *Belges heureux et satisfaits. Les valeurs des Belges dans les années 90*, Bruxelles : Éditions De Boeck, Fondation Roi Baudouin, 1992.

*Fiançailles, mariage et maternité*, Ecomusée régional du Centre, La Louvière, 1988.

SEGALEN Martine, *Amours et mariages de l'ancienne France. Arts et traditions populaires*, Paris : Berger-Levrault, 1981.

Amour et mariage. *Aspects de la vie populaire en Europe 1975*, Liège, Musée de la vie wallonne, 1975.

SERVAIS Paul, *Histoire de la famille et de la sexualité occidentales. XVIème –XXème siècle*, Louvain-la-Neuve : Académia Éditions, 1993.

GODINEAU Dominique, *Les femmes dans la société française, 16ème-18ème siècle*, Paris : Armand Colin, 2003.

COENEN Marie-Thérèse, *Syndicalisme au féminin. Vol 1 1830-1940*, Bruxelles, Carhop, 2008.

REZSOHAZY Rudolf, VANDERPUTTEN Anne, *Les nouveaux enfants d'Adam et Ève. Les formes actuelles de couples et de familles*, Louvain-la-Neuve : Academia Éditions, 1991.

---